

Dominique AMANN

Le Ranz des vaches et l'expression de la nostalgie (Première partie).

Les ranz des vaches sont de modestes chants des bergers suisses qui auraient dû rester circonscrits dans leur aire géographique d'origine et réservés à leur usage fonctionnel d'appeler et de compter les bêtes d'un troupeau. Mais une fortune singulière en décida autrement et, après les péripéties que nous allons maintenant examiner, les ranz des vaches sont peu à peu devenus les vecteurs de l'identité suisse, exprimant autrefois le regret de la patrie lointaine, ou favorisant aujourd'hui la prise de conscience nationale.

Je parle bien « DES » ranz car il n'existe pas une chanson unique, comme on le croit généralement, mais un corpus comprenant plusieurs mélodies connues, constituant ainsi un véritable genre musical.

La première occurrence d'un ranz se trouve dans le recueil en deux volumes *Bicinia gallica, latina, germanica*, publié à Wittemberg en 1545 par l'éditeur Georg Rhau ; ces *bicinia* sont des pièces instrumentales à deux parties. Le volume II renferme, parmi les *bicinia germanica*, une pièce anonyme à deux dessus intitulée *Der Appenzeller Kureien Lobe lobe...* qui génère plus d'interrogations qu'elle n'apporte de certitudes.

Quant à son appellation, le chant est signalé provenir du canton d'Appenzell dont la langue est l'alémanique. Le mot *kureien*, qui dérive du substantif *kuh* « vache » et du verbe *reihen* « ranger, mettre en rang », évoque l'idée de rassembler des vaches disséminées dans un alpage. Il s'agit donc d'un chant d'appel. Quant au *lobe lobe*, son étymologie n'a jamais été bien clairement élucidée : personnellement, j'y vois un cri conventionnel, un idiotisme local, pour l'appel des animaux.

En lisant ou en interprétant cet air, on entend à plusieurs reprises le petit leitmotiv *domi-fa-sol*, on reconnaît des passages en carillon ou en écho ; mais ces éléments ont, par la suite, été assemblés, développés, ornés, et même déformés jusqu'à l'illisible par des pâtres sans aucune instruction musicale.

Le seul intérêt de cette publication *princeps* est d'attester l'existence d'un chant d'appel des vaches dans le canton d'Appenzell, au milieu du XVI^e siècle.

Il faut attendre plus d'un siècle pour que la littérature savante, en l'occurrence médicale, s'intéresse de nouveau au ranz des vaches.

Tout commence avec la *Dissertatio medica de nostalgia oder heimwehe* qu'un jeune carabin de Mulhouse, Johann Hofer, étudiant à l'université de Bâle, soutint le 22 juin 1688 comme thèse complémentaire, un an avant sa thèse principale de médecine. Dans ce petit travail de seulement dix-sept pages, l'auteur ne se contente pas de ressasser des notions déjà connues : il a l'audace de s'aventurer dans un domaine que la médecine de son temps n'avait pas encore exploré, de constituer une nouvelle entité nosographique et même de lui attribuer un nom bien officiel !

Hofer part de deux observations : la première est relative à un jeune Bernois envoyé à Bâle pour y suivre ses études ; la seconde à une paysanne hospitalisée à Bâle à la suite d'une chute ayant provoqué de graves blessures. Ces deux malades furent saisis par diverses pathologies sévères à la suite de leur expatriation, victimes de ce que le langage populaire nommait alors *heimwehe*, c'est-à-dire très littéralement le « mal du pays ». L'originalité d'Hofer est de reconnaître là, sous la diversité des tableaux cliniques individuels, une véritable maladie qu'il désigne par le néologisme savant « nostalgie »,

qu'il a formé d'après les mots grecs νόστος « retour » et ἄλγος « souffrance » : la nostalgie est ainsi la souffrance de celui qui veut retourner dans la patrie qu'il a dû quitter.

Son discours médical est celui de son temps. Hofer attribue fondamentalement la nostalgie à une « imagination blessée » : les sujets éprouvés sont touchés par peu d'objets extérieurs et rien ne produit sur eux une plus forte impression que le désir de regagner leur patrie. Cette restriction du champ de la conscience produit alors une perturbation du cheminement des esprits animaux dans le cerveau qui, peu à peu, « empruntent des voies presque uniques à travers les faisceaux blancs des corps striés et les petits conduits du centre ovale ». Peu à peu, le malade est possédé par l'idée obsédante du retour dans sa patrie. Il sombre parallèlement dans la tristesse, connaît un sommeil agité, refuse de s'alimenter, perd ses forces ; son sang s'épaissit, sa respiration devient difficile ; des maladies intercurrentes peuvent alors survenir et le malade finit par mourir, à moins qu'il n'ait été promptement reconduit dans sa patrie.

Cette modeste dissertation aurait été tout à fait oubliée si le célèbre professeur Theodor Zwinger, de la même université de Bâle, ne l'avait à nouveau publiée en 1710, vingt-deux années plus tard, sous une forme quelque peu modifiée.

D'une part, Zwinger remplace le terme « nostalgie » par l'appellation nouvelle *Pothopatridalgia*, formée de trois racines grecques : πόθος, « désir, désir passionné » ; πατριά, ici au sens de « patrie, terre des ancêtres » ; et ἄλγος « souffrance », évoquant donc la souffrance provoquée par le désir intense de retrouver la terre natale. Ce terme ayant probablement paru trop savant – ou trop pédant – c'est le mot « nostalgie » qui a été communément retenu dans la littérature du XIX^e siècle, pour désigner, en médecine, la maladie du pays.

Mais surtout, Zwinger rajoute un chapitre accompagné de la notation d'une mélodie, nommée *Kùhereyen*, établissant le rôle pathogénique d'une cantilène de bergers supposée provoquer la nostalgie chez les mercenaires suisses expatriés qui viendraient à l'entendre. Ainsi fut attestée pour la première fois la force émotionnelle de la modeste mélodie capable de provoquer un véritable mal du pays manifesté dans une pathologie généralement lourde et conduisant souvent à une issue fatale.

Cette observation n'aurait pas franchi les murs de la vénérable université ou des cabinets médicaux si Jean-Jacques Rousseau, dans son *Dictionnaire de musique*, n'avait consacré une entrée spécifique au « ranz des vaches ».

Plusieurs étymologies ont été proposées pour ce mot « ranz », attestant la perplexité des lexicographes plutôt que leurs certitudes ! À défaut de racines nettement identifiées, il est aujourd'hui admis qu'il faut l'entendre au même sens que le *reihen* alémanique : le ranz des vaches serait donc le « rangement des vaches », leur mise à l'étable, en fin de journée, pour la traite du soir et le repos nocturne.

Dans son *Dictionnaire*, Rousseau a ouvert la musique à l'ethnomusicologie en consacrant quelques articles à la chanson populaire, et notamment une entrée RANZ-DES-VACHES, limitée à quatre lignes : « Air célèbre parmi les Suisses, & que leurs jeunes Bouviers jouent sur la Cornemuse en gardant le bétail dans les montagnes ». Vous observerez que l'auteur traite « du » ranz, au singulier, comme s'il s'agissait d'un air unique.

Il mentionne à nouveau le ranz des vaches à la fin de son long article « Musique » : « J'ai ajouté dans la même Planche le célèbre *Ranz-des-Vaches*, cet Air si chéri des Suisses qu'il fut défendu sous peine de mort de le jouer dans leurs Troupes, parce qu'il faisoit fondre en larmes, désertir ou mourir ceux qui l'entendoient, tant il excitoit en eux l'ardent désir de revoir leur pays. » L'interdiction de jouer le ranz sous peine de mort a été évoquée par de nombreux musicologues mais, à vrai dire, aucun historien n'a jamais publié de décret ou règlement la formulant !

Plus intéressantes sont les considérations de Jean-Jacques sur le mode d'action de la

mélodie ; il poursuit en effet : « On chercheroit en vain dans cet Air les accens énergiques capables de produire de si étonnans effets. Ces effets, qui n'ont aucun lieu sur les étrangers, ne viennent que de l'habitude, des souvenirs, de mille circonstances qui, retracées par cet Air à ceux qui l'entendent, & leur rappelant leur pays, leurs anciens plaisirs, leur jeunesse, & toutes leurs façons de vivre, excitent en eux une douleur amère d'avoir perdu tout cela. La *Musique* alors n'agit point précisément comme *Musique*, mais comme signe mémoratif. »

Selon Rousseau, la mélodie du ranz ne porte donc pas en elle-même un *éthos* spécifique, n'agit pas directement sur le cœur humain par des caractéristiques mélodiques particulières, mais n'intervient que comme « signe mémoratif » en rappelant la douceur et les plaisirs de la vie au pays natal, en l'occurrence dans les villages et hameaux d'altitude.

Au XIX^e siècle, l'intérêt s'accrut pour les ranz des vaches, à la fois dans la musicologie, la psychologie et la littérature, dont je vais vous parler ; mais aussi en musique comme vous le développera M^{me} Dautemer.

Dès le début du siècle furent en effet publiés les premiers collectages, qui ont apporté quelques dizaines de mélodies provenant de différentes régions de Suisse.

Le recueil le plus intéressant est celui que Georges Tarenne publia en 1813, contenant six ranz : trois appartiennent à la Suisse romande et les trois autres à la Suisse alémanique.

Les trois ranz romands proviennent du canton de Vaud – plus précisément des monts du Jorat et des alpages qui surplombent la haute vallée des Ormonts – ainsi que de l'État de Fribourg, en l'occurrence du district de la Gruyère. Ils présentent de très grandes similitudes et se divisent en trois parties. Tout d'abord, ils commencent par une chansonnette racontant l'histoire d'un troupeau qui ne peut accéder aux alpages en raison du débordement d'un torrent et qui est sorti de cet embarras par les prières du curé du coin ; les patois ou parlars de ces contrées appartiennent au tronc dialectal occitano-provençal, et plus particulièrement à l'arpitan ou francoprovençal. Vient ensuite l'appel *Liauba, Liauba, por aria*, « Venez, venez, pour la traite ». Dans ces trois ranz, la chansonnette et l'appel des vaches utilisent des mélodies très identiques. En revanche, dans la troisième partie, qui consiste en une énumération des vaches au fur et à mesure qu'elles arrivent à l'étable, les mélodies sont très variables et attestent que cette dernière partie était essentiellement improvisée, modulée sur quelques notes d'un arpège.

Les trois ranz alémaniques, provenant du canton d'Appenzell, au nord-est du pays, débutent par la même mélodie, mais avec d'autres paroles. Ils contiennent également l'appel *loba loba* et l'énumération des vaches, toutefois avec des mélodies plus variables.

D'autres auteurs citent le ranz des vaches dans le canton de Berne, dans les vallées de Hassli aux sources de l'Aar, de l'Emmenthal, du Sibbenthal, du Gouggisberg ; également dans le canton de Lucerne, sur le mont Pilate ; et d'une manière générale dans toutes ces pâtures d'altitude au pied des sommets alpins, où les éleveurs passaient l'été et fabriquaient leur fromage.

On retrouve les principaux éléments de tous ces ranz dans la mélodie déjà publiée par Georg Rhau en 1545 : malgré les variantes locales, il existe donc une tradition musicale homogène et continue du ranz des vaches dans les différentes parties de la Suisse où il est mentionné.

Sur le plan psychologique, l'affirmation de Jean-Jacques Rousseau que l'audition du ranz provoquait chez les mercenaires suisses expatriés de graves pathologies a suscité une cinquantaine de thèses de médecine dans la première moitié du XIX^e siècle sur le thème de la nostalgie. Ces travaux universitaires ont discuté plusieurs points et notamment le caractère ethnique de la maladie, supposée n'atteindre que les Suisses de l'*Oberland*, c'est-à-dire du « haut pays » : la maladie est attribuée au changement d'altitude, à l'épaississement de l'air provoquant une oppression respiratoire et des palpitations

cardiaques, à la pression atmosphérique ralentissant la circulation du sang, à la modification des habitudes alimentaires, à la densité de l'habitat, tous ces facteurs s'additionnant pour former ce que l'on appelait alors une « fièvre d'acclimatement ».

Mais l'expérience dramatique des soldats de l'An II, jeunes gens sans expérience ni vocation militaire réquisitionnés pour défendre les frontières, ou bien le désastreux siège de Mayence en 1814 démontrèrent que la maladie n'atteignait pas que les Helvètes. Après 1840, la nostalgie n'est plus guère considérée comme une pathologie spécifique : elle fait progressivement son entrée dans le champ de la psychiatrie, où elle est assimilée à la mélancolie et à la dépression.

Enfin, le ranz des vaches a connu un grand succès en littérature, notamment dans les récits de voyage.

Un peu avant la Révolution française, dans ses *Études de la nature*, Bernardin de Saint-Pierre, classant l'amour du sol natal parmi les sentiments « naturels » de l'homme, cite le Suisse et son ranz des vaches : « Je m'imagine que ce rans des vaches imite le mugissement des bestiaux, les retentissemens des échos, et d'autres convenances locales qui faisoient bouillir le sang dans les veines de ces pauvres soldats, en leur rappelant les vallons, les lacs, les montagnes de leur patrie, et en même temps les compagnons du premier âge, les premières amours, les souvenirs des bons aïeux, &c. » De toute évidence, Bernardin n'avait qu'une idée bien imprécise du ranz des vaches !

En 1795, Étienne Pivert de Senancour, dans *Aldomen ou le Bonheur dans l'obscurité*, développe le thème du retour à la nature, et célèbre la vie rustique dans une cabane au fond des bois. Son héros s'est retiré dans une contrée isolée de la Suisse ; il aime entendre le ranz des vaches joué sur le cor, et il précise : « cet instrument que j'aime beaucoup le soir dans l'éloignement », qui annonce le vers de Vigny « J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois ». Pivert insiste sur les conditions propices de l'écoute du ranz : « Cette obscurité, ce silence, ces eaux, ces échos, ces vallons, convenoient à un air qui n'émeut si fort les montagnards que parce qu'il leur retrace les occupations paisibles, les eaux, le calme, les sons éloignés, et les répercussions multipliées et lentes de leurs roches et de leurs vallées ».

En cette période révolutionnaire de la fin du XVIII^e siècle, le paysan suisse du haut pays se trouve donc peu à peu érigé en parangon de l'homme idéal, cultivant le sentiment de la Nature et le sentiment du pays, si chers à Jean-Jacques.

Pierre-Simon Ballanche, en 1801, évoque la montueuse patrie, aux sites âpres et sauvages où l'orage prend des dimensions célestes dans le mugissement des tempêtes et le fracas des torrents. Johann-Rudolph Wyss y ajoute les craquements des glaciers et le tonnerre des avalanches.

Pivert de Senancour, en 1804, dans *Oberman*, célèbre l'homme primitif demeuré dans une nature sauvage, au milieu des roches abruptes, à mi-chemin entre, d'une part, les cimes neigeuses et les pics glacés, royaume des vents qui frémissent ou des torrents aux nombreuses cascades, et, d'autre part, les vallées profondes assimilées à des gouffres que le soleil déserte passé midi et où toute humanité ne peut que se perdre. Et l'auteur insiste sur l'importance des sons : « on admire ce qu'on voit, mais on sent ce qu'on entend ». À cet égard, il contredit Rousseau pour qui le ranz n'agissait sur l'âme des expatriés que par un effet de remémoration : pour lui, la musique du ranz s'adresse directement à l'âme : « les sons que rendent des lieux sublimes feront une impression plus profonde et plus durable que leurs formes ». Et Castelnau, dans une des premières thèses de médecine consacrées à la nostalgie, insiste lui aussi sur la capacité des sons à émouvoir vivement la sensibilité, dans la tradition des auteurs grecs qui reconnaissaient à la musique le pouvoir de faire naître les passions et les vertus.

Madame de Staël précise que le ranz des vaches est souvent joué sur le cor des Alpes et Wyss parle d'un cor de quatre à cinq pieds de long, soit environ 1^m20 à 1^m50, donc bien plus petit que le moderne cor des Alpes dont le modèle le plus utilisé, en *fa*, mesure 3^m70.

Ces petits cors ne pouvaient émettre que quelques notes dans la série des harmoniques du son fondamental, notamment la tierce majeure, la quinte et l'octave d'une tonique.

Dans cette littérature de la première moitié du XIX^e siècle, la terrible nostalgie helvétique aux effets souvent mortels cède progressivement la place à un sentiment plus édulcoré, consistant en un vague regret, éventuellement teinté d'une douce mélancolie, du temps qui passe, de la jeunesse qui s'enfuit et des traditions qui dépérissent. Les échos du cor renvoyés par tous les sommets cristallisent, dans l'âme des bergers du haut pays, le sentiment de la nature sauvage et l'attachement au pays natal.

Le regret du pays perdu est un thème éternel, que l'on retrouve dans toutes les civilisations. Pour ce qui nous concerne, nous le trouvons par exemple exprimé depuis le psaume 137, *Super flumina Babylonis*, du VI^e siècle avant notre ère – « Sur les rives des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions en nous souvenant de Sion » – jusqu'à sa quasi paraphrase *Va pensiero* du *Nabucco* de Verdi : « Va, pensée, sur tes ailes dorées ; va, pose-toi sur les pentes, sur les collines, où embaument, tièdes et suaves, les douces brises du sol natal ! » L'expression de la nostalgie, telle qu'elle apparaît dans la culture helvétique, en est une forme particulièrement élaborée que je suis heureux d'avoir pu vous développer.